

# La Chasse au Squadypus

– Chelly, là devant !

Jack se tenait à côté du lance-harpon à l'avant de notre petite embarcation et regardait à travers la longue-vue de notre navigateur. Il avait repéré la bête au loin. Parfait. Je remarquai une certaine tension au niveau de sa mâchoire et ses doigts s'agitaient nerveusement. Et dire qu'à mes débuts aux quais-abattoirs de Bilingan, il avait refusé de partir en expédition avec moi – affirmant qu'une femme n'avait pas le cran pour devenir chasseresse !

– C'est « Capitaine », le repris-je, un grand sourire aux lèvres. Et où est donc passée ta célèbre tête d'idiot bienheureux ?

– Désolé « Capitaine », il me semble que je l'ai laissé avec ton fameux tact.

Malgré l'exaspération de ce dernier, il avait regagné sa bonne humeur. Grimann nous gratifia alors de son rire gras caractéristique.

– On dirait bien que Jack retrouve le sourire en se faisant insulter, lâcha-t-il. Je prends note pour la suite.

– Toi, jambe de bois, continuais-je, évite de tomber en traquant la cible. Faudrait pas que tu perdes une deuxième cuisse ; tu finiras à la taverne à boire sans pouvoir bouger ton cul de la chaise !

– À ce compte-là, répliqua ce dernier, ne saute pas droit dans la gueule d'un prédateur !

J'effleurai la cicatrice sur mon cou de façon instinctive. Les souvenirs de mon premier Squadypus me revinrent à l'esprit. Je me trouvais à bord de l'un des meilleurs navires de la période. À bord, une trentaine de matelots : novices pour la plupart et tous étrangers à la chasse de monstres marins. Le métier restait très marginal à l'époque. Notre capitaine Jagim de Grutt, un vieil aristocrate, avait acheté ce bateau dont les exploits faisaient parler et avait

insisté pour recruter un équipage sur-le-champ. Il voulait voir de ses propres yeux les créatures de l'océan et ne supportait plus d'attendre. Un pur caprice de riche. Son second avait fait son possible, mais préparer une telle expédition demandait normalement plusieurs jours. Fierté et excès de confiance se payaient cher, ici.

Dès que Jagim vit le Squadypus, il s'élança à l'avant de l'embarcation et ordonna que l'on prenne la bête en chasse. Notre navigateur excellait dans le transport de marchandises, mais il ignorait tout des distances à garder avec un monstre marin. Je sentis le drame arriver ; l'animal se préparait à bondir hors de l'eau, en direction de la proue et du capitaine, alors qu'aucun de nos harpons n'était prêt. Il était trop tard pour effectuer une quelconque manœuvre.

Poussée par la fougue de ma jeunesse, je me ruai sur notre idiot de commandant pour tenter de le mettre en sûreté. En arrivant à son niveau, je vis nous fondre dessus une gueule béante, dans laquelle se succédaient d'impressionnantes séries de dents. Certaines dépassaient même le mètre ! Je bondis en arrière et l'explosivité de mes sauts nous sauva de justesse. Les puissantes canines du Squadypus arrachèrent l'avant du bateau et ce dernier s'éloigna du navire, nous ayant ôté toute possibilité de riposte. À ce moment naquit ma vocation pour la chasse. Je devais me confronter aux abominations les plus grandioses et cauchemardesques de l'océan. Aucun défi ne devait me rester inaccessible, même dans cet archipel maudit.

Je m'étais égarée dans mes pensées une fois de plus. Mon équipage avait eu la délicatesse de me laisser rêvasser et se préparait au combat à venir. Jack enduisait les harpons de notre poison paralysant, tandis que Grimann contemplait la mer, comme à son habitude. Il avait perdu sa jambe il y a longtemps, contre un crocaphandre. Cette espèce de crocodile marin avait voulu l'entraîner dans les bas-fonds, mais il s'était bien défendu. Il m'avait déjà raconté comment il s'en était sorti, mais je n'arrivais plus à m'en souvenir — sans doute à cause des bières que je m'étais enfilées. Malgré tout, son amour pour l'océan restait intact.

Nous nous trouvions au centre de l'archipel : seule une île au loin donnait un semblant de relief à ce paysage bien lisse. Je vérifiai la coque du bateau, renforcé à l'aide de carapaces de monstres marins. Le navire ne mesurait qu'une dizaine de mètres de long, alors mon équipage était réduit au minimum ;

trois personnes ! Rien ne vaut le sentiment de dominer de telles créatures dans de si petites embarcations. De plus, je venais de concevoir une botte secrète, spécialement pour ce genre de proie : une grenade étourdissante, qui assommerait le Squadypus durant quelques secondes.

L'eau devenait visqueuse, typique du Squadypus. Cette créature émettait quantité de substances grasses, mais seule sa précieuse huile céruléenne avait de la valeur ; et elle se trouvait au fond de sa gueule. Je pris la longue-vue de Grimann pour observer la bête à mon tour. Cette fois-ci, ce serait la bonne ! Si nous échouions encore aujourd'hui, notre contrat nous filerait entre les doigts. La chance nous avait manqué cette semaine ; ce n'était que le troisième Squadypus que nous rencontrions. Les deux premiers nous avaient remarqués avant de s'engager à la surface et étaient retournés se réfugier dans les abysses.

Nous le traquions de loin, mais avec le vent dans notre dos nous le rattraperions vite. Les Squadypus vivaient dans les profondeurs, mais ils remontaient une fois par jour pour se charger en oxygène. Ces monstres ne pouvaient pas interrompre ce processus au risque de s'étouffer. Ils avaient pour habitude d'attendre sous la surface et de s'assurer de ne pas être en danger avant de s'engager. Les écrits des premiers chasseurs ne mentionnaient pas de tel comportement ; les créatures des abysses innovaient donc pour se défendre contre nous. Malheureusement pour notre proie, ça ne suffirait pas face à notre équipe de spécialistes. Je vis alors le dos du Squadypus sortir de l'eau. Pas d'erreur possible ; ses écailles rugueuses et tranchantes comme des rasoirs étaient caractéristiques !

– Grimann, il vient d'émerger, hurlais-je pour le réveiller. Mets ce vieux rafiote à pleine vitesse !

– Bien sûr Cap'taine, me répondit-il d'un ton résolu.

– En avant ! marmonna Jack, comme pour se motiver.

Il déploya complètement les voiles et le navire se mit à accélérer. L'ambiance était devenue sérieuse. À présent, je discernai bien la forme de la bête : une sorte de ver annelé abyssal d'une vingtaine de mètres de long. Elle me fascinait toujours autant ! Mon cœur battait la chamade et un irrésistible sourire me vint. Le grand moment se rapprochait.

Le Squadypus remarqua enfin que nous le pourchassions. Il attendit que nous arrivions au niveau de sa queue et projeta celle-ci hors de l'eau pour nous faire chavirer. Grimann avait vu clair dans son jeu et avait déjà entamé une manœuvre d'évitement. Nous esquivâmes le coup, mais les vagues générées manquèrent de renverser le navire.

– Jack, maintenant ! hurlais-je.

Nous nous trouvions à l'endroit le plus dangereux ; sur les flancs de la bête ! Malgré l'agitation de l'embarcation, il fallait agir vite. Jack tira un premier harpon en direction de la tête du Squadypus. Celui-ci ricocha contre son épaisse carapace ; il avait manqué le point sensible ! La créature remua et poussa un cri strident sous l'eau. Grimann prit de la distance, anticipant une nouvelle attaque.

– Capitaine, que fait-on à présent ? Jack a raté son coup, on n'a plus l'effet de surprise !

Les sons de la bataille l'obligeaient à hurler pour se faire entendre. Des gouttes de sueur perlaient sur son front alors que je devais me cramponner au mât pour ne pas passer par-dessus bord. De mon autre main, je fis tourner la fronde dans laquelle j'avais placé ma grenade.

– Je réussirai le prochain, lâcha Jack. Je n'ai besoin que d'une seconde chance !

– Ce qu'on fait ? On y retourne, bien sûr ! répondis-je à notre navigateur.

Le Squadypus ne nous laissa pas l'initiative ; il se rua sur nous la tête la première pour nous engloutir. Notre navire vira à gauche sous l'impulsion de Grimann et dès que la tête du monstre jaillit hors de l'eau, je lui expulsai le contenu de ma fronde au visage. Cela l'empêcha de modifier la trajectoire de son attaque, nous permettant de l'esquiver de justesse. Malgré l'instabilité de l'embarcation, Jack tira un deuxième harpon, qui s'enfonça dans sa joue. Il toucha le point sensible du Squadypus qui, par un réflexe nerveux, lui fit ouvrir la gueule. Le poison paralysant que nous utilisions fit effet de suite. Il poussa un cri rauque, mais demeura bloqué dans cette inconfortable position, la tête hors de l'eau, incapable de serrer sa mâchoire ni de se mouvoir pour fuir.

Le monstre ne resterait immobilisé qu'une petite minute. Pas le temps d'hésiter. Grimann rapprocha le bateau de la gueule béante et l'ancre en plantant un crochet dans sa gencive. J'enjambai le vide entre notre embarcation et la première rangée de dents. Ces dernières étaient suffisamment espacées pour que je me faufile entre elles. Les lignes suivantes, plus serrées, nous obligeaient à ruser pour les franchir. Jack tira comme convenu un harpon au fond de son palais, sur lequel était accrochée une corde. Du sang jaillit et un râle pestilentiel me fit office d'accueil à l'intérieur de sa mâchoire. Je me suspendis au câble de fortune pour traverser sa dentition aiguisée. Une fois l'obstacle passé, je lâchai la corde pour me poser sur la langue du monstre.

En arrivant dessus, je perdis l'équilibre ; l'intérieur de sa gueule se montrait particulièrement visqueux, même pour un Squadypus. Je chutai droit vers l'œsophage ! Je réussis à me rattraper in extremis en enfonçant ma dague dans sa chair, ce qui ne manqua pas de lui arracher un nouveau râle. Mon cœur battait la chamade. Tomber dans son gosier signifiait une mort atroce. Impossible qu'une telle étourderie ait raison de moi. Si je devais périr, ce serait par quelque chose de bien plus grandiose. Mon regard se posa alors sur trois poches d'huile bien garnies, à ma droite, contre la joue intérieure du Squadypus. Je progressai prudemment jusqu'à elles, de peur de glisser à nouveau. J'entendis mon équipage s'inquiéter : « Capitaine ? La bête remue, il va falloir dégager » ! J'arrivai sur ses étranges sacs pulsants et les détachai en tranchant le cordon qui les maintenait à sa chair. Le butin en ma possession, je me pressai de rentrer au navire.

Je pris la corde en sens inverse, puis me faufilai entre ses dents pour finalement revoir mes compagnons, qui m'acclamèrent malgré le danger toujours présent. Avant de sauter à l'arrière du bateau rejoindre mes camarades, un détail retint mon attention : la mer me semblait particulièrement sombre sous notre embarcation. Je n'avais plus le temps de m'en préoccuper : le monstre menaçait de refermer sa mâchoire. Le poison, bien que très puissant, s'estompait rapidement. En posant le pied sur le navire, mon malaise s'accrut – quelque chose n'allait pas. Je sentis une profonde sensation de danger m'envahir. Mes compagnons me parlaient, mais je ne les entendais plus. Ce détail m'obsédait. La mer avait beau être agitée, pourquoi était-elle devenue si obscure, tout à coup ?

C'est alors que je compris. Effarée, je me retrouvai incapable d'émettre le

moindre son. Une ombre immense se rapprochait, sous notre bateau. Par réflexe, je bondis en arrière aussi loin que je pus. Durant ce court moment dans les airs, je vis mes partenaires réaliser trop tard ce qui se passait. Je perçus un insupportable mélange de terreur et détresse dans leurs regards. En un instant, mon navire et son équipage furent engloutis par un second Squadypus, sorti droit des abysses. Sa gueule monstrueuse les broya dans un insoutenable vacarme de craquements et de hurlements.

L'eau glacée. Les battements étouffés de ma poitrine. Mes compagnons... J'eus une effroyable envie de vomir – que je réfrénaï pour ne pas boire la tasse. Dans ma tête tournaient en boucle les derniers instants de mon équipage. Je frissonnai de froid et d'horreur en fixant, impuissante, l'immonde responsable repartir vers les abysses. Je reçus alors un formidable choc aux côtes qui me propulsa plusieurs mètres vers la droite. J'en avais oublié le Squadypus paralysé à ma gauche. Le monstre marin pouvait à nouveau bouger ; maladroitement certes, mais avec une force digne de sa taille – et il m'avait brutalement percutée. Je bus la tasse par réflexe. Ma vision commença à se troubler. Hors de question... Hors de question de mourir ainsi ! J'utilisai mes dernières lueurs de conscience pour atteindre la surface.

Je repris mon souffle avec peine, toussant pour évacuer l'eau de mes poumons. Je serrai mes poings de toutes mes forces sous la vive douleur qui m'assaillait. Je réalisai l'ampleur des dégâts ; les écailles du monstre m'avaient écorché le flanc gauche, en plus de m'avoir brisé plusieurs côtes. Les larmes me vinrent aux yeux. Y avait-il encore de l'espoir ? Je ne savais que trop bien ce que signifiait saigner dans une mer pleine de prédateurs.

Je refusai de céder au désespoir et à la panique. Je pouvais m'en sortir, voyons ! Je devais reprendre mes esprits et trouver une solution. Avant que je ne puisse me calmer, je fus entraînée vers le fond ; un crocaphandre tenait ma cuisse dans sa gueule ! Je serrais la mâchoire pour ne pas hurler de douleur. Pas question de boire la tasse une seconde fois. Que faire ? Grimann m'avait pourtant expliqué comment me tirer d'affaire... Mais impossible de m'en souvenir. Dans un élan de désespoir, je sortis ma dague et commençai à la planter dans le dos de mon assaillant – à de multiples reprises. Je voulais juste qu'il me libère. Il ne fit qu'accentuer la pression sur ma jambe. La douleur me fit lâcher mon arme. Non ! Je réussis à rattraper la pointe de la lame, mais celle-ci m'entailla les doigts et me glissa entre les mains. La bête continua de

m'entraîner vers le fond.

L'oxygène me manquait. Je sentis les larmes me monter aux yeux. Je ne pouvais pas mourir ainsi ! Je serrai les dents de rage. Soudain, leur point faible me revint à l'esprit. De ma jambe libre, je lui écrasai violemment ses narines. Il encaissa mes premiers coups de botte en se tordant de douleur, mais finit par me lâcher. Je devais remonter, vite ! Heureusement, il me restait assez d'air pour que mon corps se dirige naturellement vers la surface. L'ascension se révéla tout de même longue. J'avais déjà perdu une partie de ma lucidité quand je réussis à émerger. Je repris mon souffle et mes esprits. L'eau de la mer se mêlait à mes larmes pour former un cocktail de douleur et de peine. Je sanglotai hystériquement et ne pouvais m'empêcher de trembler.

Une île au loin. Ma dernière lueur d'espoir. Je nageais d'une jambe et d'un bras. Chaque mouvement m'arrachait un gémissement. Je continuai. Sans m'arrêter. Par brassées inlassables. En vain. Les courants marins m'emportaient vers le large. L'île s'éloignait malgré mes efforts. Je devais me battre pour reprendre ma respiration. Les remous devinrent de plus en plus forts. Ou alors je faiblissais. Je voulais lutter, ne pas abandonner ; mais j'avais l'impression que la douleur était sur le point de faire exploser mon crâne.

Soudain, la lumière du soleil disparut. Je me retournai. Une vague. Gigantesque. Bien trop grande pour être réelle. Telle une charge vengeresse de la mer, elle me fondait dessus. Dans un élan désespéré, je tentai de plonger pour amortir le choc, mais la douleur me paralysa. Les griffes de l'océan me lacérèrent. La violence de l'impact disloqua mes côtes et expulsa tout l'air de mes poumons. Je fus engloutie à une dizaine de mètres de profondeur. En rouvrant les yeux, je vis les ultimes bulles d'oxygène quitter mon corps. La surface s'éloignait irrémédiablement.

Je tendis une main vers le ciel, comme si je pouvais encore m'accrocher à quelque chose. Mes souvenirs défilèrent une dernière fois sous mes yeux. Je tremblais. Ce monde avait perdu toute sa chaleur. Je sombrais dans les ténèbres, impuissante. Toute trace de lumière s'éteignit. Ma vision se troublait. Peut-être les humains étaient-ils trop petits pour se montrer dignes de la grandeur de l'océan. Avais-je eu tort de refuser mon insignifiance ? Je devais perdre la tête car, à travers les terrifiants échos de profondeurs, je percevais une douce musique.